

le chagrin

par la compagnie **les Hommes Approximatifs**

mise en scène **Caroline Guiela Nguyen**

La Colline – théâtre national



Rencontre avec l'équipe artistique
mardi 26 mai à l'issue de la représentation

Le Chagrin

par la compagnie **les Hommes Approximatifs**

mise en scène **Caroline Guiela Nguyen**

scénographie **Alice Duchange**

création costumes **Benjamin Moreau**

dramaturgie **Mariette Navarro**

collaboration artistique **Claire Calvi**

création lumière **Jérémie Papin**

création sonore **Antoine Richard**

création vidéo **Quentin Dumay**

collaboration à la composition musicale **Teddy Gauliat-Pitois**

suivi artistique **Julien Fišera**

avec

Dan Artus Vincent

Caroline Cano Sabrina

Chloé Catrin Julie

Violette Garo-Brunel Annie

Mehdi Limam Hakim

production **les Hommes Approximatifs**

coproduction **La Comédie de Valence CDN Drôme-Ardèche, Centre dramatique régional de Tours – Théâtre Olympia, La Colline – théâtre national,**

La Comédie de Béthune CDN Nord-Pas-de-Calais, Théâtre de la Coupe d'Or – Scène conventionnée de Rochefort

avec le soutien de la **DRAC Rhône-Alpes, du ministère de la Culture et de la Communication, du Conseil général de la Drôme, de la Ville de Valence, du collectif 360 et des Subsistances, Lyon**

La pièce a été créée le 31 mars 2015
à La Comédie de Valence – CDN Drôme-Ardèche.

réalisation costumes **Dominique Fournier et Barbara Mornet**
construction décor **Les Constructeurs**

du 6 mai au 6 juin 2015

Petit Théâtre

du mercredi au samedi à 21h, le mardi à 19h et le dimanche à 16h

régie **Laurie Barrère** régie lumière **Stéphane Touche**
régie son / vidéo **Johann Gilles** machiniste **Marjan Bernacik**
accessoiriste **Nathalie Desvercher** habilleuse **Laurence Le Coz**

durée du spectacle : 1h20

Remerciements

au Chœur d'enfants du conservatoire régional de Châlon-sur-Saône,
à son directeur Robert Llorca et tout particulièrement sa chef de chœur
Béatrice Laprée, à Lydie Lefebvre, Gregorio Rodriguez, Michaël Selam,
Olivier Lantheaume, Jill Strong, Michel Fabre, la Maison Roblot, Aurélie Crivello,
Jean-Pierre Simier, Emmanuel et Malone Cuchet, Maître Jacques Sabatier,
Guillaume Sabatier, Julie Pradera, Léna et Hervé Peyrard, Fanny Vierne,
Lucie Ducord, Lucette Dell'Accio, Laurent et Simone Guiela, M. Chareyron,
Camille Nauffray, Leslie Perrin, Juliette Kramer, Emmanuel Magis,
Jean-Pierre Baro, les élèves de la promotion 26 de l'École supérieure d'art
dramatique de la Comédie de Saint-Étienne

Caroline Guiela Nguyen est artiste associée à La Colline
pour les saisons 2014-15 et 2015-16.

“Le chagrin est immense, mais son effet sur moi
(car le chagrin : pas en soi : suite d'effets
détournés) est une sorte de dépôt, de rouille,
de boue déposée sur mon cœur : une *amertume*
de cœur”. **Roland Barthes** *Journal de deuil*

Entendre des polyphonies

Nous citons toujours cette phrase des frères Dardenne : filmer
la vie, y arriverons-nous ? Nous nous posons la même question :
mettre en scène la vie, y arriverons-nous ? Cette question pour
Elle brûle passait par la tentative d'hyperréalisme, comme une
quête impossible de copie du réel. Mais cette tentative de
restituer le monde tel qu'il nous parvient ne pose pas uniquement
une question esthétique, elle pose en soi, la question de la
narration. Comment la vie se raconte-t-elle quand nous la voyons
se dérouler devant nous ? Si nous faisons l'expérience de nous
asseoir dans un salon et de regarder une famille évoluer dans
une même journée nous pourrions faire le constat à la fois
déroutant et libérateur : rien ne se raconte si ce n'est la vie
qui passe. Le centre n'existe pas. Nous sommes plongés dans un
faisceau de problématiques et d'histoires qui se croisent.
S'ouvrent devant nos yeux, à chaque minute et avec arrogance,
des sens qui jamais ne se referment, qui osent co-exister au
hasard des rencontres. C'est ce système narratif que nous
essayons de mettre en place. Finalement, nous tentons de
poser un cadre dans lequel passent des millions d'histoires.
Oui, avec la compagnie, nous pourrions dire cela, que nous
nous contentons de poser un cadre, de délimiter un espace
qui peut être infiltré à tout moment par des choses qui sont
susceptibles de le percuter, le déplacer, faire sortir les

pensées de leur chemin. Prenons par exemple à un enterrement, la sœur et le frère sont là, ils sont plongés dans ce deuil-là. Quelqu'un sonne, c'est un homme qui vient réparer le congélateur, dans son pantalon vibre son téléphone c'est sa femme qui l'appelle 20 fois par jour parce qu'ils viennent de divorcer... On pourrait dire que cette situation est absurde tant elle met en présence deux réalités complètement différentes, mais nous ne le pensons pas, nous savons que dans nos vies nous sommes tous les jours traversés malgré nous par le monde, que nous sommes déviés de nos petites constructions intimes par d'autres vies que la nôtre. Et que le seul sens à trouver à cela est ici. Aucun lien, si ce n'est celui d'être en vie ensemble au même moment. Notre processus de travail et d'écriture implique cette polyphonie. Nous faisons avec les réalités qui se croisent sur le plateau. Nous faisons avec les corps, les voix, les réalités et les imaginaires de chacun. Nous ne nous rendons pas aveugle aux contradictions, à la cacophonie. Nous tentons d'accepter des situations qui nous paraissent invraisemblables et bizarrement, plus elles le sont, plus elles nous parlent du monde. Nos histoires ne sont pas le fruit d'un sens fixé au mur et qui ferait autorité sur le vivant. Nos spectacles sont le fruit de nos désordres, de notre non-sens, mais aussi de ce non-sens avec la volonté impossible que cela en ait. Nous tentons de mettre en scène une chose mais nous laissons toujours la porte ouverte pour qu'un étranger vienne perturber le chemin. Nous n'avons pas de centre. Et notre plus grand travail est de ne pas avoir peur de cela. Il faut accepter d'être dévié, déplacé. Ne pas avoir peur de la vie qui nous traverse, et nous dévie, ne pas avoir peur de nos sorties de route. Cela nous le demandons à nous-mêmes, et aussi au spectateur. Nos spectacles tentent de retrouver le bruit, la polyphonie du monde.

les Hommes Approximatifs

Quand j'étais enfant, il y avait un lac à côté de chez moi, le lac de Sainte-Croix. Nous savions que ce lac était artificiel et qu'avant que ce terrain soit recouvert d'eau, il existait un village. Le village de Sainte-Croix : le village englouti. On racontait que les soirs de pleine lune, nous pouvions apercevoir le bout du clocher qui resurgissait de l'eau. Petite, avec mes cousins, j'aimais m'y baigner, je plongeais avec une sorte d'insouciance. Plus grande j'ai commencé à avoir peur. Une peur irrationnelle : la peur que quelque chose revienne. La peur que des morts remontent à la surface de l'eau, pourtant si calme et paisible.

Caroline Guiela Nguyen

Le lac

Au printemps de mon âge ce fut mon destin de hanter de tout le vaste monde un lieu, que je ne pouvais moins aimer, – si aimable était l'isolement d'un vaste lac, par un roc noir borné, et les hauts pins qui le dominaient alentour.

Mais quand la Nuit avait jeté sa draperie sur le lieu comme sur tous, et que le vent mystique allait murmurant sa musique, – alors – oh ! je m'éveillais toujours à la terreur du lac isolé.

Cette terreur n'était effroi, mais tremblant délice, un sentiment que, non ! mine de bijoux ne pourrait m'enseigner ou me porter à définir – ni l'Amour, quoique l'Amour fût le tien !

La mort était sous ce flot empoissonné, et dans son gouffre une tombe bien faite pour celui qui pouvait puiser là un soulas à son imagination isolée – dont l'âme solitaire pouvait faire un Éden de ce lac obscur.

Edgar Allan Poe

Histoires, essais et poèmes, trad. Mallarmé, Le Livre de Poche, 2011, p. 1759

Dernier acte d'amour

La mort d'un père dans une famille bouleverse l'ensemble des liens qui la structure. Ce n'est pas uniquement la relation au père qui disparaît, mais l'ensemble des liens et des ramifications entre les membres de la famille. C'est un moment où la mort demande à chacun de réinventer son rapport à l'autre. C'est d'ailleurs à l'intérieur de ce bouleversement que la mort est la plus palpable, car on sait bien qu'envisager la mort est impossible. Nous avons besoin d'une représentation mentale de ce qu'est la fin, et la mort, c'est la fin, le noir, le rien. Donc paradoxalement, nous n'apercevons la fin d'une chose que parce qu'une autre est justement en train de commencer. Une nouvelle façon de se sentir avec sa mère, de voir son frère prendre une place, sa sœur s'occuper des papiers alors qu'elle n'a jamais envoyé ses propres feuilles de remboursement à la sécurité sociale... C'est cet endroit-là du deuil qui m'intéresse. L'endroit où quelque chose de fragile est déjà en train de renaître à partir de la douleur, de la perte, de la tristesse. Le spectacle interroge notre capacité à accepter la transformation de l'autre. J'imagine *Le Chagrin* dans un tout autre espace-temps que celui d'*Elle brûle* où on voyait évoluer une famille sur dix ans. Ici, pour *Le Chagrin*, c'est comme si la représentation servait de sas à ces personnages avant le grand bouleversement, comme s'ils voulaient retenir quelque chose avant de "vendre définitivement la maison". On dit souvent que les gens, avant de se séparer, avant de faire leur valise pour commencer une nouvelle vie, font l'amour une dernière fois. *Le Chagrin* aura à voir avec cet acte d'amour. Comme une façon de rejouer ce que l'on sait être déjà parti: faire revivre non pas les morts, mais ce qui est déjà mort. Cela a à voir avec la réincarnation, avec l'incarnation... avec le théâtre ?

Caroline Guiela Nguyen





“Je ne suis pas *en deuil*. J’ai du chagrin.”

Roland Barthes *Journal de deuil*

Petit frère et petite sœur: métamorphose I

Le frère prit la main de sa sœur et lui dit : “Depuis que notre mère est morte, nous n’avons pas eu un jour de bonheur. Notre belle-mère nous bat et si nous nous approchons d’elle, elle nous repousse d’un coup de pied. Nous n’avons à manger que les croustons durs laissés par les autres. Le chien, sous la table, est mieux traité que nous car, de temps en temps, on lui jette un bon morceau. Si seulement notre mère savait, comme elle aurait pitié de nous ! Viens, allons-nous-en de par le vaste monde !”

Ils partirent donc et marchèrent toute la journée à travers les champs et les prés ou sur les sentiers caillouteux. Lorsqu’il se mit à pleuvoir, la sœur dit au frère : “Le ciel pleure comme nous”. Le soir, ils arrivèrent à une grande forêt, si épuisés par la faim et la longue route qu’ils se blottirent dans un arbre creux et s’endormirent.

Le lendemain matin, quand ils s’éveillèrent, le soleil était haut dans le ciel et brillait au-dessus de l’arbre. “Sœurette, j’ai soif, dit le frère. Si seulement je pouvais trouver une source à laquelle m’abreuver ! Je crois que j’en entends une murmurer”. Il se leva, prit sa sœur par la main et ils se mirent à chercher la source ensemble. Or, la marâtre était une sorcière. Lorsque les deux enfants s’étaient enfuis, elle les avait suivis en se cachant, comme seules les sorcières savent le faire, et avait jeté un sort à toutes les sources de la forêt. Lorsqu’ils eurent trouvé un ruisseau, le frère se pencha pour y boire mais la sœur entendit l’eau murmurer :

*“Deviendra lion qui me boira
Qui me boira lion deviendra !”*

– Je t’en prie, frère bien aimé, s’écria-t-elle, ne bois pas, sinon tu te changeras en bête féroce et tu me tailleras en pièces. Le frère s’abstint de boire bien que sa soif fût grande et promit d’attendre qu’ils aient trouvé une autre source. Quand ils arrivèrent au deuxième ruisseau, la sœur entendit l’eau murmurer :

*“Deviendra loup qui me boira
Qui me boira loup deviendra !”*

– Je t’en supplie, petit frère, ne bois point, sinon tu te changeras en loup et tu me dévoreras !
Le frère s’abstint de boire et dit :
– J’attendrai la prochaine source, mais alors, je boirai quoi que tu puisses dire, tant ma soif est grande.
Lorsqu’ils parvinrent au troisième ruisseau, la sœur entendit l’eau murmurer :

*“Deviendra faon qui me boira
Qui me boira faon deviendra !”*

– Oh ! mon frère, je t’en prie, ne bois pas ou tu seras changé en faon et tu t’enfuiras loin de moi.
Le frère s’était déjà agenouillé près du ruisseau. Il se pencha pour boire, et quand les premières gouttes franchirent ses lèvres, il se changea en faon.

Jacob et Wilhelm Grimm

Contes cruels, trad. Jacques Martinache, éd. Le Pré aux Clercs, 1998, p. 122-124

*“Le chagrin, comme une pierre
(à mon cou, au fond de moi)”*

Roland Barthes *Journal de deuil*

La sœur et le frère : métamorphose II

(suite, version russe)

Le tsar a dit aux serviteurs de lui amener la jeune fille et son chevreau. Alionouchka ne lui a rien caché : – Quand nos père et mère sont morts, mon frère et moi, nous sommes partis à l’aventure. Ivanouchka avait soif, il a bu de l’eau du lac et il est devenu chevreau. Plus le tsar l’écoute, plus il la regarde. Plus il la regarde et plus il la trouve belle. À la fin il lui dit : – Accepte-moi pour mari ! Et la chèvre vivra avec nous dans le contentement et la joie. On a vite célébré la noce et les voilà vivant tous trois ensemble, chevreau dans les jardins trotte, mange et boit avec le tsar et la tsarine. Mais un jour que le tsar était à la chasse, une méchante sorcière est venue trouver Alionouchka. Par des paroles trompeuses elle l’a attirée au bord de la mer, par trahison elle l’a jetée à l’eau avec une pierre au cou. Puis la sorcière en Alionouchka s’est changée comme elle s’est vêtue-parée, dans le palais s’est installée. Tout le monde s’y est mépris, même le tsar n’a rien remarqué. Seulement dans les jardins les fleurs se sont fanées, les arbres ont séché, l’herbe s’est flétrie. Et le chevreau qui savait la vérité ne mangeait plus, ne buvait plus, restait au bord de la mer bleue à pleurer, à se désoler. La sorcière écumait de rage et s’est mise à harceler le tsar : – Fais tuer ce chevreau ! Il m’agace, il m’insupporte, je ne veux plus le voir ! Le tsar n’en revenait pas – sa femme qui aimait tant le chevreau, voilà qu’elle veut sa mort ?... Mais à force d’insister, la sorcière a fini par lui arracher la permission de tuer chevreau. Celui-ci, le pauvre ! avait tout compris. Il a demandé au tsar : – Laisse-moi aller au bord de la mer bleue, barboter dans l’eau, laver mes petits

sabots. Le tsar a permis. Et le chevreau a couru sur le rivage, il a appelé en pleurant :

“Alionouchka, ma chère sœur ! / Viens du fond de l’eau à mon secours ! / Les grands feux ardents sont allumés, / Les grandes marmites sont préparées, / Les grands coutelas sont affûtés, / On s’apprête à me couper le cou !”

Mais du fond de l’eau sa sœur lui répond :

“Ah, Ivanouchka, frère chéri, / La pierre pesante me retient au fond, / Les herbes marines entravent mes pieds, / Le serpent cruel a mangé mon cœur !”

Le chevreau [...] est revenu à la maison en pleurant. Et le soir venu, il a de nouveau demandé au tsar : – Laisse-moi aller au bord de la mer, barboter dans l’eau, laver mes sabots. Le tsar a permis mais il l’a suivi sans se faire voir. Le chevreau s’est approché des vagues, a crié en pleurant et appelait encore et encore d’une voix déchirante. Tout à coup, Alionouchka est apparue dans les vagues. Le tsar s’est précipité. Il a saisi Alionouchka, il l’a tirée des eaux profondes, il a irradié la pierre qu’elle avait au cou. Et alors, elle lui a raconté tout ce qui s’était passé. Vous imaginez leur joie à tous les trois ! À force de gambader, le chevreau a fait trois culbutes – et à la troisième culbute il est redevenu le petit garçon Ivanouchka. Et quand le tsar, la tsarine et le petit frère sont rentrés à la maison, ils ont vu les jardins reflouris, l’herbe reverdie, les fleurs épanouies. La sorcière, le tsar l’a fait brûler sur les mêmes feux qu’elle préparait pour le chevreau, les cendres ont été jetées au vent, pour que le souvenir en soit à jamais perdu. Et le tsar avec Alionouchka et le petit frère Ivanouchka ont vécu tout le reste de leur vie sans souci ni peine, dans la bonne entente et la joie.

Alexandre Nicolaïevitch Afanassiev

Contes populaires russes (tome III), trad. Lise Gruel-Apert, Imago, 2010, p. 219-221





Caroline Cano, Chloé Catrin, Dan Artus



Chloé Catrin, Dan Artus



Violette Garo-Brunet, Mehdi Lïmam



Dan Artus, Chloé Catrin



Caroline Cano, Dan Artus

Le conte joue sans cesse sur le caractère occulte, étranger, ambigu des choses familières.

Le petit mythe

On est conduit à envisager une autre sorte d'imagination, non écrite, qui, dans l'ordre purement psychique où elle reste ordinairement, se présente comme un roman avant la lettre ou une fiction à l'état naissant, une forme de fiction élémentaire.

[...] De ce récit fabuleux, mensonger et merveilleux, Freud nous apprend que tout homme le forge consciemment dans son enfance, mais qu'il l'oublie, ou plutôt le "refoule". [...]

L'enfant ne vient pas à son roman familial uniquement par le jeu et par goût du mensonge, mais parce qu'il en a besoin à un moment de crise grave pour surmonter la première déception où son idylle familiale risque de sombrer.

D'après ce que l'on sait des intentions profondes du "roman familial", on ne s'étonnera pas de les trouver réalisées point par point dans le conte traditionnel de l'enfance. Le conte de fées découle directement de la rêverie primitive et il est encore si proche du récit magique initial qu'on peut le prendre pour le révélateur du romanesque presque brut. [...] Par le réquisitoire qu'il laisse percer sous la façade de sa moralité officielle, le conte se rattache assurément au vieux fonds commun des mythes et des légendes où l'humanité archaïque a déposé son horreur de naître. [...] Dépayser pour divertir, mais aussi pour évoquer ce qu'il y a d'occulte et d'interdit dans les choses les plus familières, tout l'art du conte est là, dans ce déplacement de l'illusion qui consiste à afficher le faux pour obliger à découvrir le vrai.

Marthe Robert

Roman des origines et origine du roman, Gallimard, coll. "Tel", 2002, p. 41-44, 81, 102

Un jeune homme tomba amoureux d'une belle princesse qui habitait une ville voisine. Il voulut l'épouser, mais elle y mit la condition qu'il lui rapportât le cœur de sa mère. Il rentra chez lui et, profitant du sommeil de sa mère, lui découpa le cœur. À moitié satisfait seulement, il courut à travers champs vers la princesse. À un moment donné, il trébucha et tomba. Le cœur s'échappa de sa poche et, comme le jeune homme était étendu là, le cœur lui dit : "Tu t'es fait mal, mon fils chéri?"

David Cooper *Mort de la famille*, Éditions du Seuil, 1972, p. 20-21

La mort dans la vie

"Ce qui fait symptôme aujourd'hui, c'est notre surdité psychique à entendre la parole des enfants". Dans cette parole déplacée, "réinterprétée", morcelée, le rapport à la mort tient d'une exigence fondamentale et fondatrice. Ce sont les enfants qui posent en la matière les questions les plus dérangeantes et les plus radicales. Dans la mesure où l'adulte doit pour y répondre témoigner de son rapport à l'inconnu. Non pas seulement dire qu'il ne sait pas. Mais *parler ce non-savoir*. [...] "Comme une idée reçue, nous répétons à la première occasion que les morts n'ont plus de présence parmi nous, depuis que nous avons relégué les cimetières à la sortie des villages, et qu'en ville nous ne les fréquentons plus que le jour des enterrements. Mais il suffit d'entrer dans une pièce où sont accrochés des souvenirs de famille". La mort n'est jamais en dehors de l'existence, événement lointain dont on apprendra un jour la nouvelle, information brutale ou logique d'une cessation. Elle se situe toujours dans la vie, et conditionne le rapport à l'existence.

Patrick Baudry

"Une bonne éducation", *Violence des familles*, Autrement, coll. "Mutations", 2002, p. 116-117

Mais dans ces ténèbres / je continue à bâtir mes cloisons,
fenêtres, portes. / À nouveau ! / Dans l'imagination. / Seulement
l'imagination ! / Et dans la solitude. / Quelle obstination !!! / Et
la cheminée se dresse. / Comme le squelette de la maison !... / Il
est déjà tard. / Il est sans doute temps de fermer / Ma Pauvre
Chambre de l'Imagination. **Tadeusz Kantor** *La Chambre de l'imagination*,
trad. M.-T. Vido-Rzewuska, Les Solitaires Intempestifs, 2015, p. 93

La maison

Dans une fratrie, un type de pacte gémellaire apparaît parfois sur le mode des vases communicants. Les lignes de vie se suivent. Ou bien, quand l'un conquiert un domaine, l'autre y renonce. On se partage alors les territoires, par exemple : lui a les études, il rassure les parents, elle n'en fait qu'à sa tête. Lui est créatif mais c'est elle qui s'exprime. Il est l'homme marié, elle est la célibataire. Il a fondé une famille, elle s'autorise à ne pas le faire. Ils semblent fonctionner comme un seul et même être qui aurait à sa disposition un panel entier fille-garçon. [...] La question de "l'indivision" à elle seule est très symbolique. Elle renvoie souvent à une autre fusion, très archaïque. La propriété en indivision parle d'un seul corps pour plusieurs êtres. Le corps-à-plusieurs que sont les maisons de famille sont bien souvent d'énormes obstacles à l'autonomie des êtres. Là où l'argent est amalgamé, et d'autant plus si c'est un héritage, il y a presque toujours de la confusion. Les lieux sont une réserve d'histoire, de signifiants, d'archives, de signes, dont il est difficile de se séparer. Par ailleurs, on demande à l'argent d'avoir une valeur de réparation symbolique. La question dans ce cas est : qui accepte de perdre vraiment, et quoi ? Si la liquidation du bien est signée, la perte est immense, mais elle est peut-être beaucoup moins grande que la déperdition des forces et du désir au quotidien.

Anne Dufourmantelle

Se trouver, J.-C. Lattès, 2014, p. 133-134 et 87-89

“Exorciser cette Peur, en allant là où j’ai peur”

Roland Barthes *Journal de deuil*

Sans vraiment s’en rendre compte la petite fille s’était un peu avancée sous les arbres, et à la place de son ombre elle ne voyait plus maintenant que des petits insectes qui lui volaient autour.

Elle aperçut aussi des grands yeux qui avaient l’air d’observer dans sa direction.

Elle pensa qu’elle n’avait jamais rien vu d’aussi beau et elle eut tout de suite envie de s’approcher.

Ce n’était pas une chose ordinaire qu’elle avait devant elle. C’était vraiment une très belle chose cette chose qu’elle avait devant elle.

La petite fille pensa qu’elle en avait peur, c’est vrai, mais que cette chose ne ressemblait en rien à la bête monstrueuse qu’elle s’attendait à rencontrer dans les bois

Elle s’approcha.

Elle s’approcha encore.

Elle s’approcha encore et encore.

Elle s’approcha encore et encore et encore.

Elle se dit que c’était même un peu agréable d’avoir un petit peu peur de quelque chose qui avait l’air d’être aussi vrai.

Elle se mit à parler.

Et elle eut l’impression que cette chose qui avait l’air d’être un animal, ressemblant finalement un peu à un vrai loup, lui répondait.

Joël Pommerat

Le Petit Chaperon rouge, Heyoka Jeunesse, Actes Sud-papiers, 2005, p. 20-21



Katinka Lampe
240092 - huile sur toile
Courtesy Galerie Les Filles du Calvaire, Paris



Il y a une dimension qui touche à l'enfance...

Je n'en n'avais pas conscience lorsque j'ai imaginé le titre, imaginé plus que réfléchi, mais je crois que le monde de l'enfance me touche car il est toujours proche du bouleversement. C'est ce dont parle la psychanalyste Anne Dufourmentelle, dans son livre *Éloge du risque*: "L'enfant est confiant, le monde lui parle et il parle au monde familial. Cette intime sécurité lui permet de penser, délivre ses rêves et son attente. Et puis survient quelque chose comme la foudre dans ce ciel d'été... le danger fait trembler les fondations de ce monde que l'on croyait sûr. Ce vacillement est le sien, aux confins de ce monde il y a donc de l'inapprivoisé, un espace de pure sauvagerie, que même les mots ne captivent ni ne capturent". La famille pour l'enfant est vécue comme un tout, une île perdue au milieu de rien. Elle a son organisation propre, ses propres règles mais le monde est en train de gronder, il est en train d'arriver et arrivera toujours. Une fois encore, c'est l'intrusion qui va provoquer le déséquilibre, engloutir à jamais cette île, demander à l'enfant de négocier avec le bruit du monde. Frère et sœur, Julie et Vincent à la mort de leur père se retrouvent dans la maison de leur enfance et vont devoir confronter ce qui est resté du lien fraternel. Un lien qui se construit dans l'enfance, mais dont ressurgit à l'âge adulte quelque chose qui s'est noué dans le bac à sable. La relation fraternelle a cela de fascinant qu'elle engage deux temporalités très différentes. C'est comme un bloc de passé qui percute le présent. Comme ce texte de Rabelais où l'équipage d'un bateau en voyage au pôle Nord entend des bruits d'une bataille qui s'est déroulée plusieurs années auparavant. Le réchauffement du soleil a rendu audible des bruits que le grand froid avait congelés...

Caroline Guiela Nguyen

Après avoir, avec beaucoup de peine et de difficulté, gravi sur la cime, je compris, à ma grande affliction, ma destinée, c'est-à-dire que j'étais dans une île au milieu de l'Océan, d'où je n'apercevais d'autre terre que des récits fort éloignés et deux petites îles moindres que celle où j'étais, situées à trois lieues environ vers l'ouest. [...] "Je suis perdu ! perdu !...". Moi, pauvre misérable Robinson Crusoé, après avoir fait naufrage au large durant une horrible tempête, tout l'équipage étant noyé, moi-même étant à demi-mort, j'abordai cette île infortunée, que je nommai *l'Île du désespoir*.

L'Éden retrouvé

Ce fut le 15 que je commençai à faire cette visite exacte de mon île. J'allai d'abord à la crique où j'avais abordé avec mes radeaux. [...] Sur le bord de ce ruisseau je trouvai plusieurs belles savanes ou prairies unies, douces et couvertes de verdure. Dans leurs parties élevées proches des hautes terres qui, selon toutes apparences, ne devaient jamais être inondées, je découvris une grande quantité de tabacs verts, qui jetaient de grandes et fortes tiges. Je vis d'énormes plantes d'aloès, mais je n'en connaissais pas encore les propriétés. Je vis aussi quelques cannes à sucre sauvages. Le lendemain le 16, je repris le même chemin, et, après m'être avancé un peu plus que je ne l'avais fait la veille, je vis que le ruisseau et les savanes ne s'étendaient pas au-delà, et que la campagne commençait à être plus boisée. Là je trouvai différents fruits, particulièrement des melons en abondance sur le sol, et des raisins sur les arbres, où les vignes s'étaient entrelacées ; les grappes étaient juste dans leur primeur, bien fournies et bien mûres. C'était là une excellente découverte, j'en fus excessivement content.

Daniel Defoe

Robinson Crusoé, trad. Pétrus Borel, GF-Flammarion, 1989, p. 111, 142-143

Brèves de fabrique

Le processus de création commence, longtemps avant le début des répétitions, par des réunions de toute l'équipe en amont ; nous discutons de notre projet avec la scénographe, le costumier, les créateurs son et lumière, l'assistante à la mise en scène et la dramaturge, imaginons un paysage peuplé de thèmes : la mort, le chagrin, l'enfance. Cette notion de "paysage" est très importante : il s'agit d'un espace, d'un cadre, d'un déclencheur d'imaginaires, à l'intérieur duquel évoluer. C'est pourquoi, à l'arrivée des comédiens, la scénographie est déjà en place ainsi qu'une abondante iconographie et un blog dans lequel chaque membre de l'équipe peut poster ses idées, afin de nourrir ce paysage narratif commun et d'y participer. Pour *Le Chagrin*, j'ai écrit une douzaine de nouvelles, dont le centre était la famille : c'est le "paysage" à l'intérieur duquel les comédiens ont commencé à improviser. À partir de là, le travail de répétition prend forme et le spectacle commence à s'écrire sur la base d'improvisations, à l'origine desquelles il peut y avoir une lumière, un son, une image, un costume. Notre écriture de plateau est collective dans la mesure où elle naît d'improvisations dont chacun des collaborateurs peut être le déclencheur. Ces improvisations sont filmées et retranscrites au jour le jour. Ce qui est retranscrit, pourtant, ce ne sont pas les mots, mais plutôt une "partition" faite de gestes, de situations, de la couleur de l'échange qui s'établit entre deux personnes, et ainsi de suite. Pour *Le Chagrin*, nous avons dû improviser plus d'une trentaine de séquences, dont seulement neuf ont été retenues : les séquences choisies constituent, en effet, la partie "émergée" de l'iceberg, tandis que les autres, même si elles restent à l'arrière-plan, sont toujours actives et représentent la partie "immergée", le soubassement du travail, la sédimentation qui continue à agir en profondeur.

Mais le vrai stimulateur d'imaginaire, celui qui va faire naître notre univers commun, ce sont les histoires dont chaque être présent sur le projet est constitué. Nous sommes faits d'histoires. Et pour que nos spectacles portent le bruit du monde, pour qu'ils portent sa précieuse polyphonie, nous cherchons sans relâche à faire en sorte que nos plateaux témoignent de la diversité des êtres qui font l'humanité d'aujourd'hui.

Dans notre processus d'écriture, choisir un comédien, c'est choisir un paysage. Et nous souhaitons que des mondes plus ou moins lointains se rencontrent pour représenter ces territoires abandonnés que nous cherchons à réinvestir, ces corps et ces visages souvent oubliés.

Cette approche a partie liée avec le jeu, car ce qui m'intéresse avant tout, c'est l'"état de présence" du comédien, son degré de dénudement en tant qu'être humain. À mon sens, le théâtre commence dès qu'un acteur entre sur scène : avant même qu'il ne parle, le processus de fictionnalisation est déjà enclenché. Afin de favoriser la liberté de la narration, nous n'avons pas de texte préalablement fixé, mais seulement la partition d'une suite de situations : comme l'indique la conduite du régisseur, on sait qu'à un moment précis "Violette raconte l'histoire de la marmotte", et que, quelques minutes plus tard, Caroline doit couper la parole à Violette pour raconter autre chose : libres aux comédiens de raconter, chaque soir, la même histoire, de manière tour à tour différente. Notre exigence étant d'écrire du théâtre jusqu'à ce que l'on oublie que c'est du théâtre.

Propos de Caroline Guiela Nguyen recueillis par Angela De Lorenzis le 9 avril 2015

les Hommes Approximatifs

La compagnie les Hommes Approximatifs a été créée en 2007. Elle réunit Caroline Guiela Nguyen (metteur en scène, associée à La Colline depuis 2014), Alice Duchange (scénographe), Benjamin Moreau (costumier), Jérémie Papin (créateur lumière), Mariette Navarro (auteure), Antoine Richard (créateur sonore) et Claire Calvi (collaboratrice artistique). Depuis 2009, la compagnie est implantée en région Rhône-Alpes, à Valence, et est associée à La Comédie de Valence, ainsi qu'au Centre dramatique régional de Tours.

Les spectacles et espaces de recherche

Andromaque (Ruines) d'après Racine, créé en 2007, est présenté au Théâtre national de Strasbourg, au festival Art du Flex à Bordeaux, au Festival International de Rabat au Maroc, au Festival croisé de Moscou, au Centre dramatique régional de la Réunion et au Théâtre national du Luxembourg.

La compagnie les Hommes Approximatifs a mis en espace *Gertrud* d'Einar Schleeff au Théâtre Gérard-Philipe, Centre dramatique national de Saint-Denis en juin 2009. *Mémoire d'elles*, pièce radiophonique a été réalisée en maison de retraite à Strasbourg. Cette création s'inspirait du texte de Marguerite Duras, *Moderato Cantabile*.

Maquette du souvenir est un atelier réalisé à La Comédie de Valence. Il s'agit d'un travail autour de la mémoire mené avec une douzaine de comédiens amateurs âgés de plus de 65 ans.

Se souvenir de Violetta est créé à La Comédie de Valence en 2011 puis présenté au Théâtre national du Luxembourg, au Théâtre de Vanves et à Théâtre en mai à Dijon en 2013. En 2010, Caroline Guiela Nguyen, invitée à ouvrir un atelier de recherche au Nouveau Théâtre d'Angers, mène en 2011 avec la compagnie un chantier autour de *Madame Bovary* de Flaubert.

La compagnie les Hommes Approximatifs présente à La Comédie de Valence, *Ses mains*, quatre micro-fictions autour de l'infanticide ; le spectacle est repris en 2012-2013.

Le Bal d'Emma, créé à Montélier en mai 2012 pour le festival Ambivalence(s) de La Comédie de Valence, est le début du cycle autour du personnage d'Emma, cette aventure se poursuit en 2013-2014 avec la création de *Elle brûle*.

La compagnie travaille dès à présent à son prochain projet (prévu au printemps 2017) qui sera créé avec des acteurs Français et Vietnamiens.

I^{er} Acte saison 2 - Appel à candidature

Vous êtes apprenti(e) acteur /actrice ?

Vous avez entre 18 et 24 ans ?

Vous avez une formation théâtrale avancée et vous souhaitez vous professionnaliser ?

Vous avez fait l'expérience de la discrimination dans votre parcours artistique ?

Afin de promouvoir une plus grande diversité dans le recrutement des écoles de formation d'acteur et sur les plateaux de théâtre, Stéphane Braunschweig, directeur de La Colline - théâtre national, renouvelle avec Stanislas Nordey, directeur du Théâtre national de Strasbourg, le programme **I^{er} Acte**.

Il s'agit d'une série d'ateliers d'acteurs gratuits, pratiques et théoriques, menés par des artistes professionnels de renom. Ce programme s'adresse à une quinzaine de jeunes apprentis acteurs qui ont fait l'expérience de la discrimination dans leurs parcours pour **construire avec eux un acte théâtral**.

Vous êtes intéressé(e) ?

Envoyez un CV artistique et une lettre de motivation à Mathilde

Andrieux : m.andrieux@colline.fr - 01 44 62 54 07

Pour plus d'informations sur I^{er} Acte <http://ateliers-1er-acte.tumblr.com/>

avec le soutien de



FONDATION 

Les partenaires du spectacle



THEATRE 

Directeur de la publication **Stéphane Braunschweig**

Responsable de la publication **Didier Juillard**

Rédaction **Angela De Lorenzis**

Réalisation **Fanély Thirion, Florence Thomas**

photographies de répétition **Élisabeth Carecchio**

Conception graphique **Atelier ter Bekke & Behage**

Maquettiste **Tuong-Vi Nguyen**

Imprimerie **Media graphic, Rennes, France**

Licence n° 1-1067344. 2-1066617. 3-1066618

Tous les droits de la présente publication sont réservés.

La Colline - théâtre national

15 rue Malte-Brun Paris 20^e

www.colline.fr

Développement durable, La Colline s'engage

Merci de déposer ce programme sur l'un des présentoirs du hall du théâtre, si vous ne souhaitez pas le conserver.

la **colline**
théâtre national

01 44 62 52 52
www.colline.fr